

# Devenir des jeunes hommes

Autor(en): **Pommarès, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568316>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Aimer c'est un dialogue où l'on ouvre son coeur  
Sans arrière-pensée ou sans dessein secret  
Au gré de son désir chacun est le parleur,  
Et l'autre sagement pour l'écouter se tait.*

*Aimer, c'est être heureux sans fard, sans artifice,  
Ah! consentez du moi l'écrasement suprême  
Car l'homme devient grand s'il choisit le service.  
S'il découvre la vie en mourant à lui-même.*

*Aimer, c'est être fort pour devenir esclave,  
Aimer, c'est être grand pour se faire petit,  
Aimer, c'est être libre en acceptant l'entrave  
Du bonheur du prochain, sans limite et sans prix.*

P. L. - Ariel.

## Devenir des jeunes hommes

*par Jean Pommarès*

Julien se demandait s'il n'allait pas connaître aujourd'hui le mystère du collège, s'il n'arrivait pas enfin jusqu'à la révélation qui les concernait tous.

Devenir des jeunes hommes, n'entendre partout que cette proclamation, n'être encore que ce resplendissement des vagues sur la plage du monde.

Julien frissonnant s'étonnait de se voir au milieu de ses frères juvéniles. Il s'étonnait de leurs pas plus impatients, de leurs mains plus vigoureuses, de leurs visages moins purs. Il découvrait que les deux archanges furent des précurseurs pour chacun d'eux. Jacques Douglas précédait l'orgueil dont ils rayonnaient sans le savoir, et Andréa Christophoridis leur transmettait cette pâleur, ce silence et ces yeux si tragiquement cernés dont Julien avait presque peur.

D'ailleurs, pour que leur témoignage unanime s'achève, même les jeunes filles étaient là, car la classe de Philosophie devenait mixte jusqu'au second baccalauréat. Les jeunes filles de la bourgeoisie se tenaient devant Lazare, colombes attentives, génisses désignées, victimes plus ou moins virginales. Mais les jeunes hommes n'hésitèrent pas longtemps. Dès la première heure, on décida que les jeunes filles faisaient de la figuration. Les jeunes filles ne rappelaient qu'une race inférieure dont quelques spécimens significatifs se trouvaient réunis au premier rang de l'amphithéâtre, afin de saluer le triomphe de la puberté sur les jeunes hommes.

Ainsi, le vent du sud les conduisit jusqu'au seuil du printemps. Sa voix devint encore plus impérieuse un matin de mars, quand il dit à Julien d'abandonner le deuil de l'adolescent disparu. Regarde le jour que je te donne. Ne songe plus qu'à vivre, n'appartiens plus qu'à moi.

Alors, Julien s'inclina. Julien mit une cravate et un veston du même bleu que le ciel, et ses camarades le retrouvèrent avec un regard aussi clair qu'un sourire. Il fallait vivre maintenant, vivre d'autant plus volontairement, vivre même en l'honneur de Roland de Saint-Yrieix, puisqu'il était mort.

De la quatorzième à la dix-septième année, du prélude au dénouement prévu dans le collège, de la détresse d'Assuérus à l'inconscience de Lazare, les adolescents reprenaient ici leurs cris de guerre, leurs invectives, leur divine irresponsabilité. Ni les recommandations des familles, ni les apostrophes des derniers professeurs, ni l'approche du nouveau baccalauréat ne serviraient plus à rien.

Julien comprenait en face de Lazare que tous ses camarades n'étaient aujourd'hui que les mystérieux jeunes hommes qu'il avait admiré de loin. Mais il discernait déjà quelle foudre irrésistible les frappait successivement, dont ils portaient en eux la blessure, et dont ils ne pouvaient parler à personne. Dès lors, la Philosophie, la Physique, l'Astronomie devenaient inutiles devant cette prédestination de l'amour, devant ces reflets presque invisibles des premières flammes du plaisir sur le visage des jeunes hommes.

Lequel d'entre eux venait de recevoir la foudre? Lequel avait mérité sa plus terrible initiation? Lequel se retrouvait dans la classe de Philosophie, dissimulant sa vérité mortelle qui changeait à jamais la douceur du monde?

Lazare fermait les yeux pour ne pas voir cette convocation fatale malgré lui, mais le destin désignait sans erreur ceux d'entre eux qui se souvenaient de la foudre sacrilège et ceux que la foudre n'avait pas encore effleuré.

Maintenant, presque tous pouvaient avancer vers l'avenir, annonciateurs d'un seul acte humain, messagers d'une ivresse inexprimable, frères des lévriers et des léopards.

De jour en jour plus tragique, une force cruelle descendait sur eux, une violence inconnue soulignait l'ombre de leurs paupières, l'énigme des leurs paupières, l'énigme de leurs lèvres, la forme de leur mains. Rien ne s'opposerait plus à ces princes barbares, aux figures imberbes, aux cheveux lustrés. Les jeunes filles n'osaient même pas rappeler leur existence, devant le délire des jeunes hommes.

Les jeunes filles se taisaient, avec leurs cheveux flottants, avec leurs bouches trop vives, avec leurs regards détournés. Les jeunes filles se taisaient avec leur maquillage nouveau, avec leur bracelet d'ivoire, et avec leur coeur de corail. En robe de sport sous une blouse de laboratoire, immobiles devant Lazare, les jeunes filles savaient déjà qu'elles n'attendaient rien que de ces garçons exaltés.

Elles en avaient peur profondément, et la puberté n'était pour elles qu'une humiliation, tandis qu'elle mettait cette splendeur injuste sur les jeunes hommes. Sur elles cette épouvante, et sur eux cette fierté. Sur elles cette malédiction, et sur eux ce miracle. Sur elles cette marque sanglante continuellement rappelée pour un crime impardonnable, mais sur eux le symbole du serpent.

Tandis que Lazare leur expliquait le système de Leibnitz, le plus inspiré d'entre eux, Michel Marbeau dessinait des phallus. Incliné derrière les jeunes filles qui ne s'en doutaient pas, Michel Marbeau dessinait des phallus qu'il ornait de couleurs irréelles, vert émeraude, bleu turquoise, orange, rose, mordoré. N'écoutant qu'une vocation dont ses camarades ne souriaient même pas, il imaginait des phallus plus éclatants que des orchidées, plus pur que des poignards, plus erigés que les uraeus égyptiens qui portaient le disque du Soleil.

Avec sa tête et son torse de boxeur, Michel Marbeau devenait soudain le témoin d'une vérité qu'on ne disait pas, l'initié radieux qui vacillait encore, l'invocateur sur tous ses frères étonnés de la force interdite qui les transfigurait enfin.

## Il n'y a pas d'amour heureux . . .

*. . . mais c'est notre amour à tous deux.» (Aragon.)*

Nouvelle de Jean MAGNAUD

Paris lui dispensait un écoeurement insurmontable. Le Paris homosexuel surtout, celui des bars, des rues, des cinémas et des salons. Il en avait goûté autrefois du bout des lèvres et aujourd'hui que le dégoût l'en avait éloigné pour toujours il se sentait une âme de Préfet de Police.

Comme il recherchait le moyen d'échapper à lui-même, au drame qui le consumait, aux hommes de sa race et de sa langue, une communication lui arriva du Ministère: «Pourriez vous être fin Avril à Rio-de-Janeiro? Un poste vient de se découvrir là-bas. Vous êtes célibataire, c'est une chance. Prenez une valise et partez . . . lui écrivait un ami. Mais auparavant ne manquez pas de venir me voir dans mon bureau de la rue de Constantine.»

Pour s'y rendre, Georges descendit curieusement à Solférino. Il emprunta la rue Saint Dominique, passa devant la lourde porte d'un vert sombre et sali qu'il avait quelquefois franchie avec Serge, un étudiant blond qui le dépassait presque d'une tête et dont il était l'aîné de cinq ans.

Ils s'étaient connus sur un terrain de rugby où, bien que membres d'équipes adverses ils n'avaient, sans se connaître, cessé de jouer l'un pour l'autre. Depuis ils s'étaient revus en tout et pour tout quatre fois. Mais ces quatre entrevues avaient compté davantage que vingt ans d'amitié fidèle. A la quatrième, Georges avait ployé sous lui le corps de l'étudiant un peu ivre. Et Serge était venu furieusement à sa rencontre, l'étreignant et cherchant ses lèvres, s'offrant à ses mains . . . Il l'avait accompagné jusqu'à la méchante porte verte où ils avaient échangé des propos très graves dont ils n'avaient souvenance que du ton, et qui n'étaient rien moins qu'un engagement solennel et effrayé. Depuis ils ne s'étaient plus jamais revus.

Georges souffrit distraitemment jusqu'à la rue de Constantine où l'huissier le précéda dans un bureau où régnait un homme amical et